Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 7

Artikel: Miss Arabella : [suite]
Autor: Rosay, Adolphe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185681

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cédemment dans le *Conteur*, que nous nous empressions d'accueillir les beaux vers qui suivent :

SUPPLICATION

Adressée au Conseil communal.

Un peuple ému s'incline et vous implore,
Vous dont l'arrêt doit être souverain ;
N'attendez pas qu'un jour sa voix sonore
A vos erreurs vienne imposer un frein.
Daignez ouïr la modeste requête
Que pour vous plaire, il a mise en chanson.
Bons magistrats, souffrez qu'il vous répète :
Ah ! par pitié, laissez-nous Montbenon.

Quand l'atelier pèse à nos fronts humides,
Que le chagrin s'empare de nos cœurs,
Combien de fois, sous ces voûtes splendides,
Le calme fut un baume à nos douleurs.
Nos yeux erraient de la plaine azurée
Jusqu'aux glaciers qui bornent l'horizon;
Notre âme, à Dieu, s'élevait épurée.
Ah ! par pitié, laissez-nous Montbenon.

Les nourrissons, dans les bras de leur mère,
Vont y chercher le doux parfum des champs.
Tout inondés de joie et de lumière,
Autour de nous s'ébattent les enfants.
Leur fraîche voix rajeunit les vieux arbres,
Et de leur sein la fleur tombe à foison.
Ne changeons point la verdure en des marbres.
Ah ! par pitié, laissez-nous Montbenon.

Vieux souvenirs des temps démocratiques,
N'êtes-vous plus qu'un mirage trompeur ?
Se pourrait-il que les vertus antiques
Aux magistrats d'aujourd'hui fissent peur ?
Mais nous, Vaudois, qui respectons la trace
Du citoyen montant à l'échelon,
Comment vouloir que ce nom-là s'efface ?
Ah ! par pitié, laissez-nous Montbenon.

Que deviendront les fêtes populaires
Où la gaîté nous tenait réunis,
Quand la Justice aux vêtements austères
Régnera seule et nous aura bannis ?
Adieu plaisirs, discours, chants d'allégresse,
Toasts salués par le bruit du canon,
Partout s'étend un voile de tristesse !....
Ah ! par pitié, laissez-nous Montbenon.

Au temps jadis, l'on a vu des barbares
Semer l'effroi sur nos bords enchantés,
De nos trésors remplir leurs mains avares,
Briser nos dieux, renverser nos cités.
Bons magistrats, coulez des jours paisibles;
Laissez la fleur embellir le gazon ;
N'imitez pas ces conquérants terribles.
Ah ! par pitié, laissez-nous Montbenon.

J. Besançon.

Miss Arabella.

V

L'indignation la soulevait ; la lettre qu'elle avait trouvée quelques heures auparavant lui brûlait la poitrine. Elle se sauva des regards étonnés de son neveu et alla se réfugier chez elle.

Ses yeux scintillaient, ses mains tremblaient. La pauvre créature voulut pourtant prendre connaissance en entier de l'écrit accusateur pour se bien persuader de l'étendue de son infortune et, par une fatalité étrange, elle tomba sur le passage qui suit.

« Je serai ce soir des vôtres. Je vous prie de m'accorder, après le thé, un entretien particulier afin que je puisse vous faire part de tout ce que mon cœur éprouve. Tâchez surtout d'éloigner votre belle-sœur, et cela sans qu'elle s'en aperçoive. Dans cette circonstance, nous ne pouvons pas nous fier à elle, elle ne manquerait pas de tout ébruiter... »

— Le misérable !... put à peine articuler miss Arabella.

Il lui fut impossible de poursuivre sa lecture. Ses glandes lacrymales laissèrent échapper leur robinet ; puis son sein haletant avait besoin d'air ; elle ouvrit la fenêtre et aspira largement pendant une seconde la tiède brise de la nuit.

Malgré les ténèbres opaques du dehors, elle crut entr'apercevoir deux ombres se glisser vaporeusement sous les sycomores de l'allée principale, et il lui sembla percevoir le son d'amoureuses protestations suivies de plusieurs baisers.

Evidemment son cerveau enflammé était le seul auteur de cet affreux mirage.

Néanmoins, comme une tigresse en furie, elle quitta sa chambre et se précipita chez son frère où elle tomba comme un aréolithe en éclatant en sanglots coupés par mille imprécations.

— Maude vous trompe !... Edmund vous trompe ! !.. Ils vous trompent tous les deux ! ! ! Ne vous avais-je pas prévenu, Georges, que le malheur s'introduisait sous votre toit à la suite de cette femme ? Ne vous avais-je pas prédit que par elle votre repos serait détruit, votre honneur outragé ? Vous n'avez pas daigné m'écouter, et, aujourd'hui, il ne vous reste plus qu'à gémir sur une faute irréparable et sur la honte que lady Wilson va amasser sur votre nom... Le Seigneur est juste, il vous frappe parce que vous n'avez pas voulu obéir aux conseils qu'il vous donnait par l'entremise de son humble servante.

Ici, la sœur de l'infortuné Wilson fut forcée de s'arrêter. Cette longue tirade, débitée avec une volubilité qu'un gémissement venait à peine de temps en temps interrompre, l'avait épuisée complètement. Les mots, d'ailleurs, lui manquaient pour exprimer dignement sa stupéfaction et sa fureur.

Sir Georges la contemplait fixement, de l'air d'un homme qui voudrait saisir et qui ne comprend pas ce qu'on lui conte.

Toutefois, comme il ignorait totalement la cause qui avait fait naître la virulente apostrophe que nous avons si faiblement rapportée, il continua à garder le silence et à interroger sa sœur du regard.

Ce flegme exaspéra miss Arabella. Elle n'y tint plus, et essuyant d'un coup ses larmes, se plaça devant son frère, lui saisit le bras avec force et reprit :

— Georges, j'aurais voulu vous épargner cette révélation épouvantable ; mais ma conscience m'oblige à vous dévoiler les crimes qui se commettent dans votre demeure... Venez avec moi..., et vous surprendrez les coupables.

Sir Wilson pâlit, et devant une accusation aussi nettement articulée, un éclair étincela dans ses yeux.

— Ma sœur, répondit-il cependant froidement, pesez bien le poids de vos paroles. L'imputation est grave, et je vous supplie de la rétracter, car elle est certainement fausse.

— Maude vous trompe, répéta Aarabella avec amertume ; tandis que vous vous épuisez à lui plaire, elle reçoit les déclarations d'amour de votre hôte, de votre ami, de sir Edmund, enfin... Ils sont ensemble dans la chambre à coucher.

La pâleur de sir Wilson augmenta. Nonobstant, il ne répondit rien, mais faisant signe à sa sœur de l'accompagner, il marcha dans la direction de l'appartement qu'on venait de lui signaler. La tante Bella était sombre, il n'y avait que son regard qui brillât de la satisfaction du devoir accompli. Elle allait en-

fin recueillir les fruits de sa noble conduite ; elle allait pouvoir convaincre et humilier la pécheresse, en écrasant l'infidèle qui l'avait méprisée !... Cette pensée, il convient de l'avouer, adoucissait quelque peu la peine qu'elle ressentait de voir ses espérances évanouies.

Sir Wilson, qui n'avait pas l'habitude d'écouter aux portes, allait entrer, quand ces paroles de sa femme le clouèrent sur place :

— Votre aveu m'a étrangement surprise ; je n'aurais jamais supposé qu'on pût si longtemps cacher son amour... J'avais bien remarqué par-ci par-là un regard jeté à la dérobée, des attentions délicates, de temps en temps un soupir ; mais de là à un sentiment profond, inaltérable, je n'y avais pas songé !...

— Oh ! je ne vous demande qu'un mot, un seul mot, interrompit le jeune homme. Je ne voudrais pas être importun, puisque ce n'est que la première fois que je vous en parle..... Mais si vous saviez combien j'aime... De grâce, dites-moi que je puis espérer, que je puis compter sur vous.

On entendit un petit éclat de rire frais et franc, et lady Wilson ajouta :

— Tous les amoureux sont de même !...

— Je vous en supplie, ne me tenez pas plus longtemps sur des charbons ardents...

Il y eut un court silence. Arabella soupirait et sa face exprimait le triomphe.

— Eh bien ! je vous le promets, répliqua lady Wilson après avoir réfléchi.

Sa puritaine parente n'en entendit pas davantage. Son frère ouvrit et entra.

La chambre présenta pendant quelques instants un aspect assez étrange.

Maude, assise dans son voltaire, regardait son mari et sa belle-sœur d'un air de surprise indicible ; puis sur sa bouche se dessina un imperceptible sourire qui n'était pas exempt de malice.

Sir Edmund, poli comme toujours, offrit un fauteuil à la tante morose, et se tint debout en attendant qu'on l'invitât de s'asseoir.

Sir Georges demeurait immobile. Sa figure sévère, mais impassible, ne laissait pas deviner la moindre des impressions qui devaient l'agiter intérieurement.

Il savait déjà à quoi s'en tenir.

Enfin, sa sœur, voyant que rien ne trahissait un rendez-vous mystérieux ou des menées blamâbles, était au comble du dépit et de la stupeur. Tout conspirait pour la rendre odieuse et ridicule.

C'était aux derniers venus à expliquer leur brusque apparition. Sir Wilson le comprit parfaitement et prenant le premier la parole :

— Ma chère amie, dit-il en s'adressant à sa femme, pardonne-moi de venir vous troubler une seconde, bien que tu m'eusses averti que tu désirais causer avec sir Edmund en particulier.

—Vous saviez qu'elle voulait s'entretenir avec lui seul à seul, balbutia miss Arabella, qui se voyait jouée de tous les côtés.

— Oui, ma sœur, je le savais, et voilà ponrquoi je vous invite à développer, en sa présence, les raisons qui vous la font accuser d'infidélité envers moi.

(A suivre).

Qu'est-ce que le vent ?

C'est l'air qui change de place avec plus ou moins de fougue. Une des principales causes de ce changement de place, c'est l'inégale répartition de la chaleur à la surface de la terre. L'air chauffé sur un point s'élève en raison de sa légèreté, et il descend de l'air froid pour le remplacer. Vous entendez dire journellement qu'on se brûle par devant auprès d'un bon feu et qu'on gèle par derrière. Et, en effet, un courant s'établit. Pendant que l'air chaud s'en va par la cheminée, l'air froid du voisinage se précipite vers le foyer. — Ouvrez la porte de communication entre une pièce chauffée et une pièce froide ; prenez une bougie allumée et présentez-la au-devant de la porte : vous verrez la flamme se diriger vers la pièce froide, mettez la bougie au bas de la porte et la flamme se dirigera vers la pièce chaude. Courant d'air froid en bas et courant d'air chaud en haut.

C'est ainsi que les choses se passent entre la terre échauffée et l'air.

L'étai d'âo teimps qu'on coumeincîvé à parlà de *francs* et dè centimes. Onna villie felie étâi tota foula d'on dzouveno valet. L'âi invouïe on dzo onna boîte dé *cachou* avoué n'a lettre iô l'âi dezâi : « Té faut mé maria parce que t'amo bin ! et pu té faut peinsâ, mon cher ami, que yé atant dé millé francs que lâi a dé bocons dé cachou dein cllia boîte. » Lo gaillard fut tot motzet et repond à cllia villie : « Vo remacho dé voutra lettra et po lé pastilles assebin, kà l'étant rido bounés, mâ vo z'âmo pas prâo po vo marià et n'accetto pas. Portant se vo voliai, pisque vo m'amâ tant, bailli mé la mâiti dé ti clliau millé francs et no sarin quitto. »

Nous prions la personne de qui nous tenons l'anecdote qui précède de bien vouloir se faire connaître à la rédaction.

Théâtre. — Les représentations du dimanche ont depuis quelques semaines un grand succès et font salle comble. Celle de demain ne le cédera en rien aux précédentes. Il s'agit d'un superbe drame en 3 actes : **Thérèse** ou *l'Orpheline de Genève*, suivi d'un opéra bouffe : **La Périchole,** qui ne peut manquer, au dire de tous ceux qui l'ont entendu, de mettre toute la salle en gaîté. — On commencera à 7 $^1/_2$ heures.

La solution de notre dernier logogriphe est : *cône, noce, Enoc, once.* — Le sort a désigné pour la prime M. Edouard Neyroud, à Chardonne. — 100 réponses étaient justes.

Enigme.

Un pied de ma longueur
Est la juste mesure ;
Il l'est aussi de ma largeur ;
Cependant du carré je n'ai point la figure.

A cette énigme nous posons la question suivante, proposée par un de nos abonnés : Pourquoi les filles de Novelles (Haute-Savoie) peuvent-elles filer 30 livres de rite depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever ?

Prime, pour la réponse aux deux questions : Une boîte d'excellentes plumes avec lesquelles on ne fait aucune faute d'orthographe.

L. Monnet.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD GUILLOUD ET F. REGAMEY.